

La collection Paul Fonoroff

Paul Fonoroff, Hong Kong

Texte traduit de l'anglais par Stéphanie Louis (Université Paris VIII-IHTP)

Ma collection doit tout à la bureaucratie chinoise et aux restrictions mesquines, souvent xénophobes, qui rendaient l'accès à la presse cinématographique d'avant la période communiste totalement impossible. Tout commence dans les années 1980. Etudiant, désireux d'entamer un doctorat sur le cinéma chinois des années 1930-1940, j'arrivai à l'Université de Pékin, plein d'espoir et d'enthousiasme. Mon enthousiasme resta entier, mais l'espoir s'amointrit à mesure que je découvrais les barrières qui, les unes après les autres, me séparaient de mon Graal. Non que cette situation fût unique : pratiquement tous les étudiants étrangers, tout comme les universitaires locaux, s'y confrontaient en cette période de transition. Quatre ans après la fin de la Révolution culturelle, les publications originales d'avant 1949 – même quelque chose d'apparemment aussi anodin que des revues de cinéma – étaient jugées trop délicates pour les regards indiscrets. Beaucoup de journaux d'après 1949 portaient toujours l'étiquette *neibu faxing* - que l'on peut littéralement traduire par « destiné à la distribution intérieure » mais qui signifiait en fait « interdit aux étrangers » même si leur contenu était tout à fait anodin, selon des standards extérieurs à la République Populaire de Chine.

Comme on me refusa l'accès à la collection de périodiques des Archives du Film de Pékin, je me tournai vers celle, plus modeste, de l'Académie du Film de Pékin. Mais après avoir obtenu un premier accord, je fus finalement informé que ce qui datait d'avant 1949 était interdit au *liuxuesheng* (étudiant étranger) que j'étais. Ce n'est qu'au milieu des années 1980 que je pus enfin poser le regard sur une revue de cinéma nationaliste ; pas dans une institution académique ou en Chine continentale, mais dans une librairie d'occasion à Macao, alors colonie portugaise.

Je travaillais comme assistant réalisateur sur *Tai-Pan* (1986, r. Daryl Duke) dont le tournage se tenait à Macao pour six semaines, quand je découvris le petit magasin. Je demandai s'il y avait quelques « vieux » magazines de cinéma à vendre. Le propriétaire acquiesça et s'informa, à mon grand étonnement, de la période que je recherchais - question qui ne m'avait jamais été posée au cours de mes précédentes pérégrinations dans les marchés aux puces et les brocantes.

Encore plus surprenant fut qu'il répondit par l'affirmative lorsque je demandai des magazines des années 1930-1940. Il rapporta de l'arrière-boutique une petite pile, comprenant les deux

premiers numéros de *Silver Light* (*Yingguang* 銀光) de 1926-1927, qui, comme je l'appris plus tard, était le premier magazine de cinéma digne de ce nom à Hong-Kong. Dans la pile, il y avait aussi un numéro du magazine shanghaien *Film & Stage* (*Dianxing* 電星) de 1938 avec Alice Faye en quatrième de couverture et, en première page, une actrice chinoise. Je ne la reconnus pas immédiatement. Elle était créditée comme Lan Ping 藍蘋, patronyme bien connu des sinologues et mordus de cinéma, puisque nom de scène de celle qui réapparut plus tard sous l'identité de Jiang Qing, épouse du Président Mao, femme la plus puissante en Chine pendant la Révolution culturelle. Au cours de cette tumultueuse décennie (1966-1976), Madame Mao tenta d'effacer tous les vestiges de son passé d'« artiste » – ce qui passa notamment par la destruction des magazines tels que celui que je tenais en main.

J'étais terriblement excité de pouvoir enfin toucher et lire quelque élément tangible de l'histoire du cinéma chinois, et à chaque pause sur le plateau de *Tai-Pan*, je me précipitais de nouveau vers la boutique pour explorer sa réserve en pagaille. J'appris plus tard que ce que je passais en revue avait appartenu à un critique de cinéma récemment décédé, dont je ne découvris guère plus que le nom de plume, Chuk Boon (竹本), inscrit avec soin sur chaque couverture. Il avait été aussi, je suppose, un collectionneur avide de souvenirs cinématographiques au cours des années 1920-1940 puisqu'au final demeuraient plus de cinq cents magazines et toutes sortes d'objets. Des vignettes du savon Lux, par exemple, représentant des vedettes venues tant de Shanghai que d'Amérique, telles Jean Harlow ou Ginger Rogers, qui témoignaient leur satisfaction à Lux en chinois et en anglais. Les prospectus et brochures sur les films, majoritairement publiés à Macao et Canton, comprenaient des raretés, certainement les seuls exemplaires existant encore de nos jours.

Sachant maintenant qu'il était possible de trouver et d'acheter des documents originaux sur le cinéma d'avant 1949, je commençai à chercher sérieusement. Lors d'un précédent voyage à Pékin j'avais entendu parler d'une librairie d'occasion spécialisée dans les vieux journaux (un magasin d'Etat, comme pratiquement tous l'étaient à nouveau). Comme les magazines de cinéma y étaient rarement proposés, des amis m'avertirent que ce serait une perte de temps d'y aller. Malgré tout, je décidai d'essayer et m'y rendis à vélo le dernier jour de mon séjour. Un vendeur me dit, d'un ton assez sûr, qu'il n'y avait pas de presse cinématographique à vendre. Mais, en m'appêtant à partir, je remarquai quelque chose au-dessus d'une bibliothèque, en partie caché à la vue, et qui se révéla être une série complète datant d'avant la Révolution culturelle de *Cinéma des masses* (*Dazhong dianying* 大眾電影), une des principales revues officielles sur le cinéma en Chine continentale. Créée en 1950, elle

cessa de paraître en 1966 pour des raisons politiques, mais avait joui entre temps d'une publication quasi-continue de plus de quatre cents numéros. Ceux-ci se trouvaient tous là, au sommet de cette étagère, reliés en vingt-cinq volumes ; le tout pour la somme de 157.20 *yuan*, soit environ 50 dollars américains en 1985. Je tremblais d'excitation, tout effrayé que la vente soit refusée à un étranger. Heureusement, le magazine n'avait jamais été « destiné à la distribution intérieure », et c'est ainsi que je parvins à me procurer une source de recherche valable, en même temps que l'une des seules séries complètes du *Cinéma des masses* d'avant la Révolution culturelle. Si rare en fait que, pour le cinquantenaire du journal, les éditeurs recherchèrent les quelques individus qui possédaient de tels ensembles et leur demandèrent de livrer leurs souvenirs de lecteurs et de collectionneurs du magazine.

Les vieux journaux, même ceux d'avant 1949, entraient peu à peu sur le marché, bien que celui-ci intéressât peu les locaux. Ceci s'accordait bien avec les deux conditions *sine qua none* pour constituer une collection d'exception : la passion d'un sujet et l'absence de concurrents pour la partager. La fin des années 1980 s'avéra ainsi un âge d'or pour constituer un fonds d'archives sans dépenser une fortune.

A Shanghai, ma première visite au magasin de revues d'occasion de la rue Fuzhou en 1986, fut un véritable voyage dans la caverne d'Ali-Baba : les tables et étagères étaient couvertes de centaines de magazines de cinéma des années 1920 aux années 1940, à un prix tout juste plus élevé que celui du papier brouillon. Ces publications de la période nationaliste n'étaient plus considérées comme « sensibles » ou labellisées « contre-révolutionnaires », ce qui avait rendu leur possession si risquée à peine une décennie auparavant, pendant la Révolution culturelle, au cours de laquelle on les détruisit en masse. Leur destruction ne constituait pourtant qu'une des causes de leur rareté. Que seules quelques-unes d'entre elles aient eu de très importants tirages comptait tout autant, témoignant à la fois du peu de diffusion des pratiques cinéphiliques et du faible taux d'alphabétisation hors des centres urbains dans la première moitié du vingtième siècle.

En plus des libraires d'occasion tenues par l'Etat, des marchés aux puces privés et des étals, dans la rue, commencèrent à bourgeonner à la fin des années 1980. Les stands alignés autour du temple Chenghuang miao à Shanghai devinrent si prisés qu'on les installa à l'intérieur.

Dans le quartier de Panjiayuan à Pékin, s'ouvrit un immense marché aux puces, où je me liai d'amitié avec Huang Hui, un jeune marchand intrigué par mon obsession. N'étant pas fan de cinéma lui-même, il suivit pourtant toutes les pistes avec diligence, débusquant des raretés. Entre autres : des affiches de films sortis pendant l'occupation japonaise au nord de

Chine dans les années 1940, ou *l'Annuaire du cinéma chinois 1934*, l'un des seuls ouvrages de référence de ce genre publié dans la Chine pré-communiste.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsque, après avoir acheté une copie d'un fanzine de 1943 sur un studio shanghaien, nous découvrîmes, pour notre plus grand plaisir, qu'un fan s'était offert une visite au studio un demi-siècle auparavant et avait obtenu les autographes d'une douzaine de stars !

La mort d'un collectionneur de la province du Sichuan, dont Huang entendit parler, donna lieu à notre plus gros coup. Pendant des mois, nous traquâmes cette collection déjà dispersée entre plusieurs enfants, mais le jeu en valait la chandelle : l'homme avait agi en véritable archiviste. Il conservait, pour chaque film vu dans les années 1940, le programme ou une plaquette-souvenir, notant la date et le lieu de la séance. Tout cela complété d'un millier d'affiches couvrant la période des années 1950 au déclenchement de la Révolution culturelle en 1966.

A peu près à cette période, je tentai une nouvelle fois d'accéder aux publications conservées aux Archives du Film de Pékin. Un ami français m'introduisit auprès du directeur, qui m'autorisa à visiter la bibliothèque. Mais, comme c'est souvent le cas en Chine, le laisser-passer obtenu d'un cadre haut-placé peut être facilement bloqué par des subordonnés, en l'occurrence l'assistant en charge de la collection de périodiques. Il sembla surpris que je veuille *vraiment* regarder les revues, prétendant que c'était « gênant » et que de tels éléments n'étaient accessibles qu'en microfilm, et il ajouta rapidement que les appareils ne fonctionnaient pas<sup>1</sup>. Autrement dit : je n'accéderai aux archives par aucun moyen. L'expérience renforça ma résolution à constituer une collection suffisamment importante pour assurer mes recherches sans jamais dépendre des Archives. Et je n'ai, depuis, plus jamais remis les pieds dans leurs locaux.

Fort de cette décision qui renouvela mon enthousiasme, je pus aussi bénéficier de l'aide d'inconnus intrigués par la passion d'un étranger pour le cinéma chinois. Un ami d'ami, qui était à Taiwan, tomba sur un lot de vieux journaux de cinéma, qu'il m'apporta à Hong-Kong. Mon pouls s'emballa lorsque je vis leur date : dixième année du règne de Kande. Autrement dit : des publications extrêmement rares du gouvernement fantoche japonais de

---

<sup>1</sup> La même expérience m'est arrivée en août 2011 aux Archives du film de Pékin, la seule différence étant que cette fois, ouverture oblige, on m'avait attribué une interprète chargée de me faire passer la pilule en anglais. La pauvre était dans une situation impossible, coincée entre les demandes désespérées de la visiteuse que j'étais et les refus catégoriques de ses collègues. On comprendra dans ces conditions combien la générosité de Paul Fonoroff est précieuse pour ceux qui effectuent des recherches sur le cinéma chinois. Anne Kerlan.

Manchukuo, présidé par le « dernier Empereur » Kande (la dixième année de son règne étant 1943).

Une personne que je n'avais jamais rencontrée, mais qui suivait mes chroniques de presse et mes émissions télévisées, m'informa par lettre qu'un stand à la « Cité du livre » de Shenzhen possédait d'anciens imprimés sur le cinéma. J'espérais y trouver des publications d'après 1950 ou de Chine continentale, comme à l'accoutumée dans de tels endroits. Mais je fus sidéré de voir quatre numéros d'une revue de cinéma en langue chinoise publiée à Singapour et antérieure à l'invasion japonaise de 1941 : ils devinrent des pièces uniques dans ma collection. La réalité de la diffusion de la culture cinématographique chinoise à travers la diaspora d'Asie du sud-est se concrétisa encore plus avec la découverte, par un ami, dans un marché de Jakarta, de fanzines en chinois publiés dans la ville connue désormais sous le nom de Batavia.

Au fil des années 1990, les revenus des Chinois augmentèrent parallèlement à une nostalgie grandissante pour le glamour du vieux Shanghai. Les objets, que j'avais achetés jadis en grande quantité à bas prix, se muèrent en « pièces de collection » et devinrent de plus en plus chers. D'un autre côté, la perspective de faire du profit encourageait les autorités à mettre plus d'objets de ce type en vente. Des bruits couraient à propos d'un magasin d'Etat faisant commerce de revues d'occasion dans une obscure ruelle près du Temple du Ciel à Pékin. L'endroit était cependant difficile à trouver et le bâtiment, une fois localisé, n'avait aucune enseigne, une simple vitrine permettant de savoir ce qui se vendait à l'intérieur.

Quand je m'aventurai finalement au-dedans, les quelques employés restèrent indifférents alors que je regardais les étagères gémissant sous le poids des magazines d'avant 1949. Certains, mais vraiment peu, traitaient de cinéma. On m'autorisa ensuite à franchir une porte à l'arrière, menant là où n'importe quel collectionneur aurait été pris de palpitations. C'était un immense entrepôt aux murs couverts du sol au plafond par des rangées de publications de l'époque Nationaliste, non triées. Il y en avait facilement dix milles. Avec ce maigre personnel travaillant à vitesse d'escargot, il était probable que personne ne saurait quels trésors gisaient ici avant une éternité. Je tentais de rester discret tout en procédant à un examen superficiel mais ces montagnes de papier me submergeaient. Je fus également tenté de proposer mes services à plein temps, mais je savais qu'un tel arrangement serait impossible avec un magasin d'Etat.

Peu de temps après, la même *danwei* (« unité de travail ») ouvrit officiellement dans un quartier plus central de Pékin une librairie, dont je fus un visiteur fidèle entre la fin des années 1990 et le début des années 2000. Les prix avaient grimpé dans de telles proportions -

dix à vingt fois plus que quelques années plus tôt, que j'imaginai un plan : ramener des centaines de doubles de ma collection de Hong-Kong à Pékin et les échanger, généralement à la cote de deux des miens contre un des leurs. Les deux parties étant bénéficiaires, j'obtins ainsi des jeux complets de quelques-unes des plus importantes revues publiées par les studios, du muet jusqu'à l'occupation japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale.

Avec les années 2000, les prix atteignirent en Chine des hauteurs stratosphériques et la réserve de « nouveautés » se réduisit comme peau de chagrin. Avec tant d'autres collectionneurs dans la partie, la quête ne se révélait plus aussi amusante. Mon sentiment s'apparentait à celui d'un vieil explorateur qui trouverait les terres autrefois vierges de l'Himalaya ou de l'Antarctique envahies de touristes. Ayant, de plus, en ma possession une bibliothèque dont une étude appropriée durerait toute une vie, il n'y avait plus de raison de chercher avec autant d'ardeur. Il y eut bien quelques découvertes, comme ce vieux cinéma du Chinatown de Bangkok qui conservait toujours des milliers de tickets de films hongkongais des années 1950-1960. Ou encore, cette revue de la fin des années 1940 en chinois publiée en Thaïlande.

Aujourd'hui que nous entrons dans la seconde décade du vingt-et-unième siècle, de telles « trouvailles » se font de plus en plus rares, et j'en suis progressivement venu à accepter le fait que les grandes heures de la collection sont révolues. Dans le même temps, ma collection a elle-même acquis sa réputation et accueilli des chercheurs du monde entier, frustrés de ne pouvoir se livrer à leurs recherches dans les archives et bibliothèques chinoises. Mes affiches, revues et photographies sont à l'origine de mon livre *Silver Light: A Pictorial History of Hong Kong Cinema 1920-1970* (Joint Publishing Company, 1997) ; elles ont été également exposées dans des festivals en Europe et en Asie.

L'exposition actuelle présente de nombreuses pièces uniques jamais montrées jusqu'alors. Elle donne un avant-goût de mon prochain ouvrage, qui explorera l'histoire du cinéma chinois des premiers temps à travers ses couvertures de magazines entre 1921 et 1951.